

## Alexandrie (Egypte)

Jean-Yves Empereur

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Empereur Jean-Yves. Alexandrie (Egypte). In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 121, livraison 2, 1997. pp. 831-847;

doi : <https://doi.org/10.3406/bch.1997.7063>

[https://www.persee.fr/doc/bch\\_0007-4217\\_1997\\_num\\_121\\_2\\_7063](https://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_1997_num_121_2_7063)

---

Fichier pdf généré le 09/11/2022

# Alexandrie (Égypte)

par Jean-Yves EMPEREUR\*

## 1. Les fouilles sous-marines de Qaitbay

### A. Le site immergé à l'Est de Qaitbay

La troisième campagne de la fouille sous-marine de Qaitbay a duré sept mois, de mai à novembre 1996<sup>1</sup>. Deux objectifs étaient assignés à nos travaux : la continuation de la cartographie de ce site, qui compte plus de 2 000 pièces architecturales, et la documentation de chacun de ces blocs. Une analyse architecturale a également été entreprise. L'équipe de cette fouille conjointe de l'Institut Français d'Archéologie Orientale et du Centre d'Études Alexandrines et entièrement financée par les fondations Elf et EDF<sup>2</sup>, avec l'appui de la société Leica qui a mis à notre disposition un GPS différentiel, était placée sous la direction de Jean-Yves Empereur (CNRS) et comprenait une trentaine de plongeurs : entre autres, les égyptologues Jean-Pierre Corteggiani et Georges Soukiassian (IFAO) ; les archéologues de l'Organisation Égyptienne des Antiquités, Mohamed Mustapha, Mohamed el-Sayyed et Sameh Ramsès ; Dominique Allios, Annick Chêlé, Marie-Laure Courboulès, Nathalie Gassiolle, Valérie Serdon ; le dessinateur Michel Rival (CNRS, CCJ Aix-en-Provence) ; les photographes Jean-Claude Hurteau et André Pelle (CNRS) ; Lionel Fadin et Nelly Martin (topographes) ; Walid Nazmi (Université d'Alexandrie, Environnement marin). La direction de la plongée et de la technique était assurée par Jean Curnier, Robert Leffy et Pierre Bruno Jr.

La cartographie a permis de localiser avec précision plus de 1 500 blocs, ce qui correspond aux trois quarts de l'ensemble du site. Les trois méthodes retenues durant les précédentes campagnes ont été combinées entre elles, en tenant compte de l'état de la mer : la triangulation classique au fond, et, par temps calme, la visée directe par un théodolite électronique ou par un GPS embarqué à bord d'un Zodiac. La précision obtenue est de l'ordre de quelques centimètres. On verra, ci-joint, la carte réalisée à la fin de la campagne (fig. 1). Le relevé de la zone Sud, encore largement en blanc sur cette carte, sera à compléter au cours de l'année prochaine, ainsi que la zone en contrebas des « collines » à l'Est (à 3 m de profondeur contre 6-8 m pour

\* Directeur de recherche au CNRS.

<sup>1</sup> Pour les campagnes précédentes, voir les rapports publiés dans le *BIFAO* 96 (1996), p. 563-570, le *BCH* 119 (1995),

p. 424-457 et *BCH* 120 (1996), p. 959-970.

<sup>2</sup> Je tiens à remercier ici Monsieur Nicolas Grimal, Directeur de l'IFAO, pour son appui constant au cours de cette fouille.

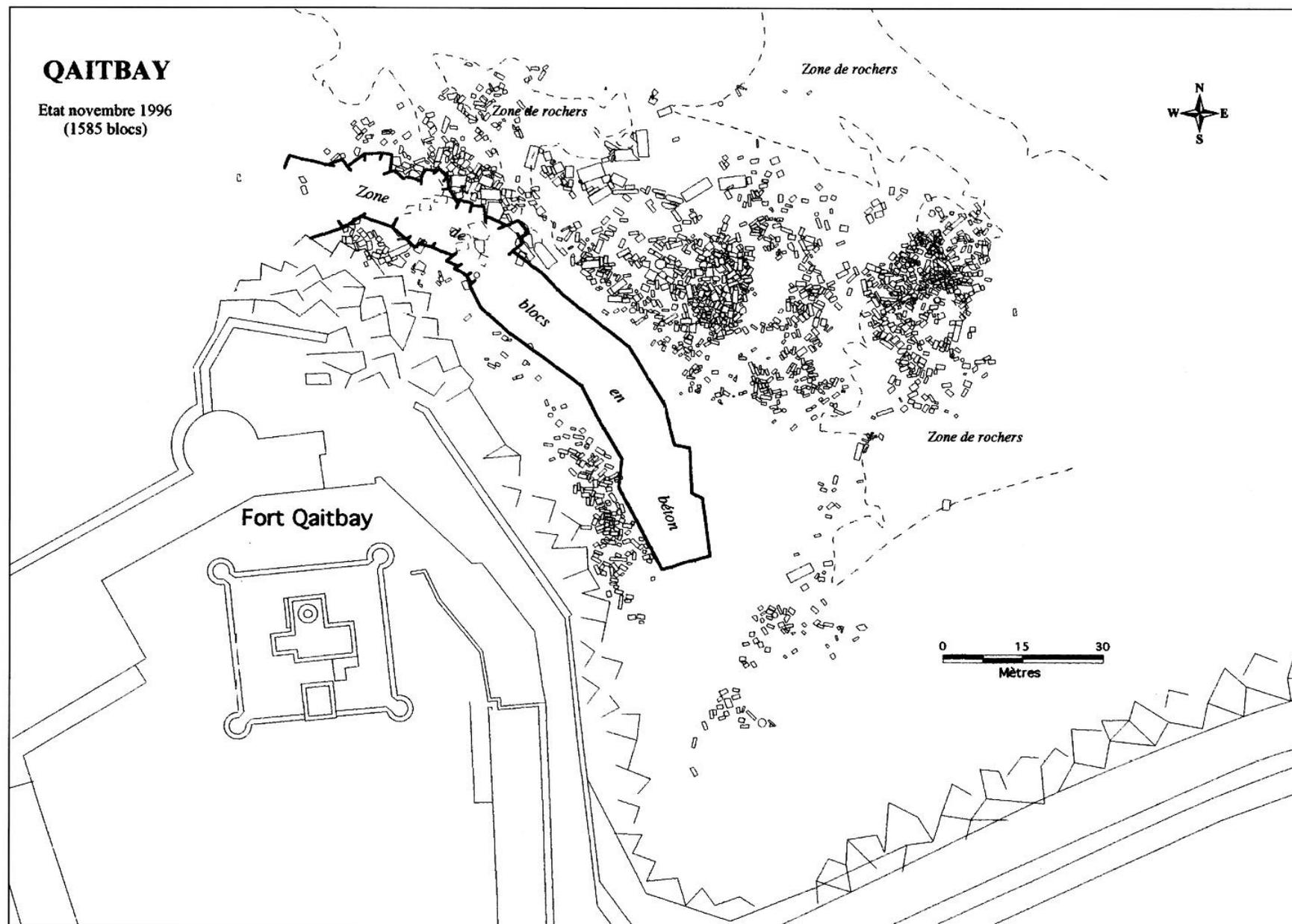


Fig. 1. Carte du site de Qaitbay. État novembre 96 (Lionel Fadin et Nelly Martin).

le reste du site), où les blocs sont enchevêtrés sur plusieurs hauteurs, nécessitant le recours à des parachutes pour le déplacement des couches supérieures. Une soixantaine de blocs ont ainsi été déplacés, révélant parfois des pièces importantes qui n'avaient pas été repérées durant les précédentes campagnes.

Parmi les pièces qui sortent du lot, on signalera les sphinx : alors qu'en 1995 une douzaine de sphinx avait été découverte, on en compte désormais 25. L'examen sous l'eau de ces sphinx n'a pas permis de déceler la présence d'inscriptions, mais il faut rappeler que c'était déjà le même cas pour certains d'entre eux en 1995 : après leur mise à terre et leur restauration, des inscriptions hiéroglyphiques sont apparues et il se peut que le même phénomène se reproduise. L'un de ces sphinx (inv. 2499), dont seule la moitié postérieure est conservée, est d'une facture particulièrement remarquable (fig. 2). Son style semble le rattacher aux dernières dynasties.

En outre, un nouvel obélisque a été découvert (inv. 2500). En calcite, il porte le nom de Sétî I<sup>er</sup>. Ce sont donc trois obélisques de Sétî I<sup>er</sup> qui ont été trouvés sur le site : en effet, outre celui qui porte l'image de l'animal séthien (en granite rose, inv. 3012<sup>3</sup>), il faut rectifier l'attribution d'un autre obélisque en calcite qui avait été sorti de l'eau en 1995 (inv. 2001+2026 a-b<sup>4</sup>) : la restauration de la pierre a appris qu'il ne fallait pas lire le nom de Ramsès II, mais celui de son père. Il semble bien que l'obélisque nouvellement découvert soit le père de celui-ci.

L'étude architecturale a pu être commencée grâce à la riche documentation qui a été engrangée durant les trois dernières campagnes. L'obélisque en calcite désormais attribué à Sétî I<sup>er</sup> a fait l'objet d'une reconstitution graphique par Isabelle Hairy (fig. 3). Les trois fragments qui avaient été retrouvés dans la même zone (hauteur totale conservée : 4,41 m) semblent pouvoir reposer sur un bloc de calcite découvert en 1995 (inv. 2260<sup>5</sup>) et qui avait été attribué alors à Sétî I<sup>er</sup> en train de présenter des offrandes aux divinités d'Héliopolis. On verra ci-joint la restitution proposée. Elle semble probable, même s'il n'y a pas de raccord physique entre la base et le fragment inférieur de l'obélisque, qui a été retaillé dans l'Antiquité. Qu'il s'agisse d'une base d'obélisque semble ne faire aucun doute, à cause de la présence d'une large encoche sur la face supérieure du bloc. On ajoutera qu'un autre bloc de calcite avec une représentation d'une scène semblable a été trouvé cette année (inv. 2431) et qu'il semble bien qu'il constitue la face arrière de cette base ou un fragment de la base de l'obélisque jumeau ? Ce sont ainsi six fragments du même monument qui gisaient dans la même zone du site, en contrebas de la colline de l'Est. Si l'on ne peut prouver qu'il s'élevait sur le sommet de cette colline, certainement hors d'eau dans l'Antiquité, il est néanmoins vraisemblable qu'il formait une paire avec l'autre obélisque de Sétî I<sup>er</sup> retrouvé cette année et qu'ils avaient été érigés devant un monument d'Héliopolis : ils ont visiblement été transportés ensemble à Alexandrie. Ces fragments ont été trouvés au même endroit du site immergé et il semble qu'ils aient été dressés à nouveau ensemble à Alexandrie, à l'instar des deux Aiguilles de Cléopâtre devant l'entrée du Césaréum.

À l'occasion de la visite du Président Jacques Chirac sur la fouille, au mois d'avril 1996, nous avons pu retirer cinq blocs de béton moderne qui faisaient partie de l'ensemble qui avait été malencontreusement placé sur le site antique. Ils étaient censés protéger le fort mamelouk de Qaitbay mais, loin de s'avérer efficaces, ces 180 parallélépipèdes de 20 tonnes chacun accéléraient le courant et donc le travail de sape sous la forteresse. La contestation qui s'est élevée lors de la construction de ce môle immergé a provoqué la fouille d'urgence à l'automne 1994 et, si le démontage a toujours été à l'ordre du jour, il a fallu attendre l'événement de cette visite officielle pour obtenir l'autorisation d'en soulever quelques blocs. L'opération fut profitable puisque nous avons pu dégager une tête colossale en granite rouge d'Assouan, qui appartient sans doute à la statue du Ptolémée en Pharaon qui avait été mise à terre en 1995 (fig. 4)<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> Cf. *BIFAO* 96 (1996), p. 564.

<sup>4</sup> Cf. *ibid.*, loc. cit.

<sup>5</sup> Cf. *ibid.*, p. 565.

<sup>6</sup> Une autre pièce a été mise à terre : c'est un autre sphinx en granite qui ne porte aucune inscription.



Fig. 2. Site de Qaitbay. Sphinx des dernières dynasties (cliché CEA, J.-Y. Empereur).

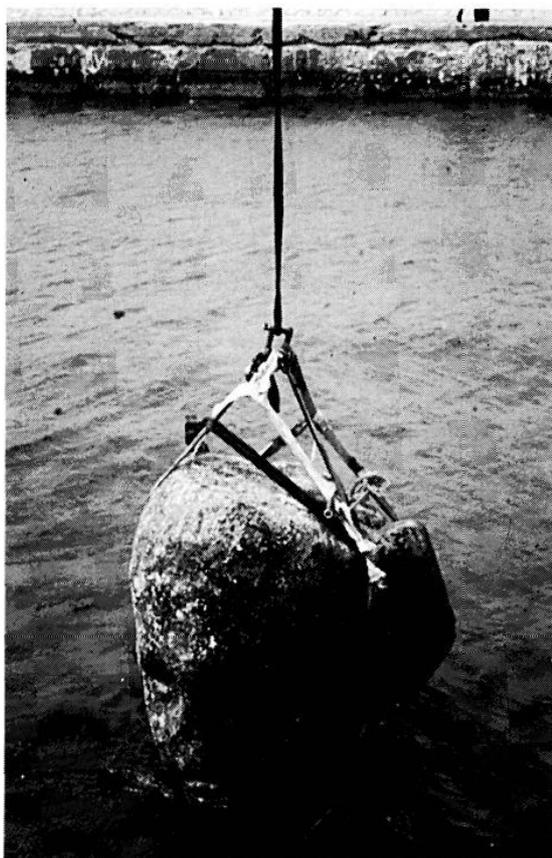


Fig. 4. *Ibid.* Tête d'une statue colossale d'un Ptolémée représenté en phararon (cliché Sygma, St. Compont).

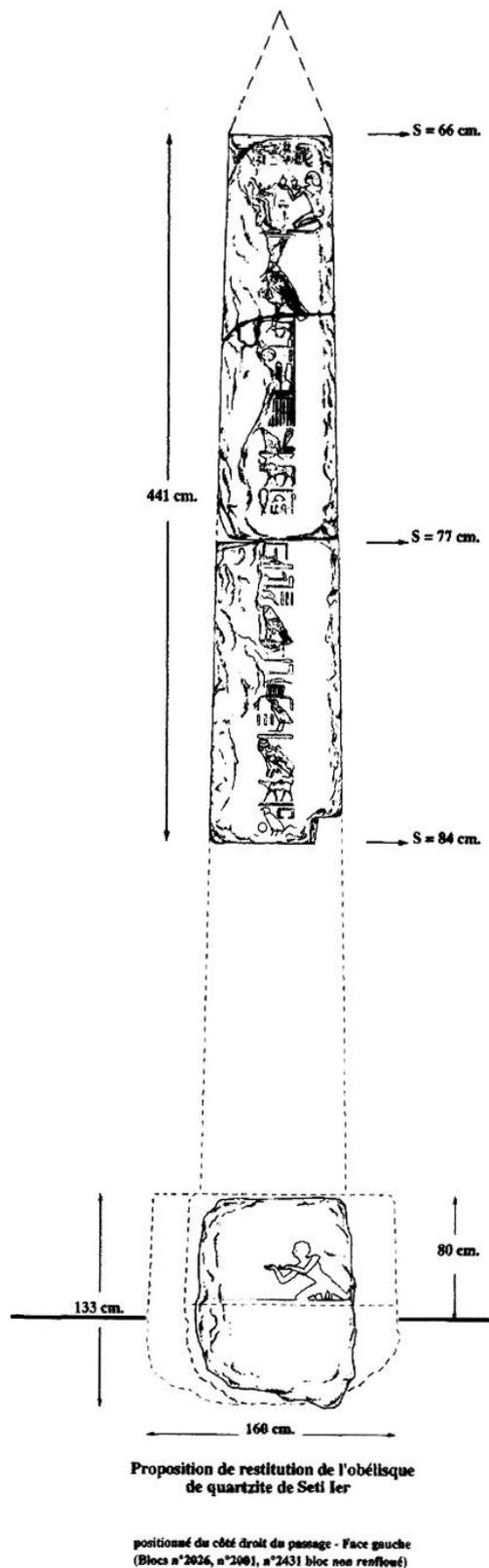


Fig. 3. *Ibid.* Obélisque de Sèti I<sup>er</sup> (dessin CEA, I. Hairy).

On signalera, pour terminer ce bref compte rendu de la campagne de 1996, que les 36 pièces qui ont été mises à terre sont maintenant visibles par le public : après désalinisation — opération qui a duré 6 mois — et après une restauration mécanique, 7 sphinx, 3 obélisques, 2 colonnes papyriformes, 4 statues colossales, etc. ont été disposés dans un petit musée en plein air sur le site de l'odéon romain de Kôm el-Dick.

Le but de la campagne de 1997 sera de compléter la carte topographique ainsi que la documentation du quart du site qui n'a pas encore été relevé et de déplacer le mur de béton moderne afin de récupérer les pièces qui manquent au puzzle, telles que par exemple le bas des jambes de la statue colossale d'un Ptolémée dont les autres fragments ont été trouvés contre ces blocs de béton, voire, comme on l'a vu pour la tête, sous certains d'entre eux.

## B. Les épaves au Nord du Rocher du Diamant

En novembre 1996, nous nous sommes transportés sur un site qui se trouve au Nord-Est du site du Phare. La base de départ de notre enquête fut le rocher du Diamant, qui affleure à peine au dessus de la surface de la mer par temps calme ; par grosse houle, la crête du rocher se voit clairement sur plus de 2 m de hauteur, cassant les vagues du vent dominant du Nord-Ouest. Ce rocher apparaît sur une gravure de la *Description de l'Égypte*<sup>7</sup> : la légende de l'ouvrage est claire et ne laisse aucune place à l'ambiguïté ; et pourtant, les deux personnages qui sont représentés sur la gravure donnent une image surprenante : si l'on s'en sert comme échelle pour calculer la hauteur du rocher, on doit estimer celle-ci à plus de 6 m ! Ce dessin a été effectué entre juillet 1798 et juillet 1801, ce qui reviendrait à dire qu'en deux siècles le phénomène de subsidence combiné à celui d'élévation des eaux de la Méditerranée aurait provoqué une différence de niveau tout à fait considérable, de l'ordre de 3 m par siècle, soit 3 cm par an. Des recherches menées par des spécialistes des variations du niveau marin sont actuellement en cours, mais le résultat de leurs travaux ne seront disponibles qu'au cours de l'hiver 1997-1998 et, en l'absence de toute donnée chiffrée, on pourra simplement rappeler que Max de Zogheb affirmait en 1890 avoir vu les restes du Timonium au milieu du Port Est<sup>8</sup>, alors qu'à l'heure actuelle ces vestiges gisent par 5 m de fond. Il y a là un problème qui devra être réglé non par les archéologues, mais par les géomorphologues.

Le rocher du Diamant était connu dans l'Antiquité pour les dangers qu'il présentait pour les capitaines : c'est sans doute la « Corne du Taureau » de Posidippos de Pella, et Strabon mentionne ces rochers affleurants ou immergés qui menacent les bateaux qui cherchent à entrer dans le Grand-Port, le *Mégas Limèn*<sup>9</sup>. À la fin du IV<sup>e</sup> s. de notre ère, Synésios de Cyrène raconte de façon vivante sa propre expérience de la sortie du port, avec deux ensablements qui lui coûtent plus d'une demi-journée de voyage, avant d'arriver au rocher Pharien<sup>10</sup>. Mais si l'on sortait du port à un moment que l'on choisissait en fonction du temps et du vent, en revanche, les capitaines qui arrivaient à Alexandrie après un long périple ne disposaient pas du choix des éléments. Les témoignages archéologiques sont là pour montrer que, malgré la présence du Phare, un certain nombre de navires arrivant par gros temps près du goulet d'entrée du port ont coulé en heurtant des rochers.

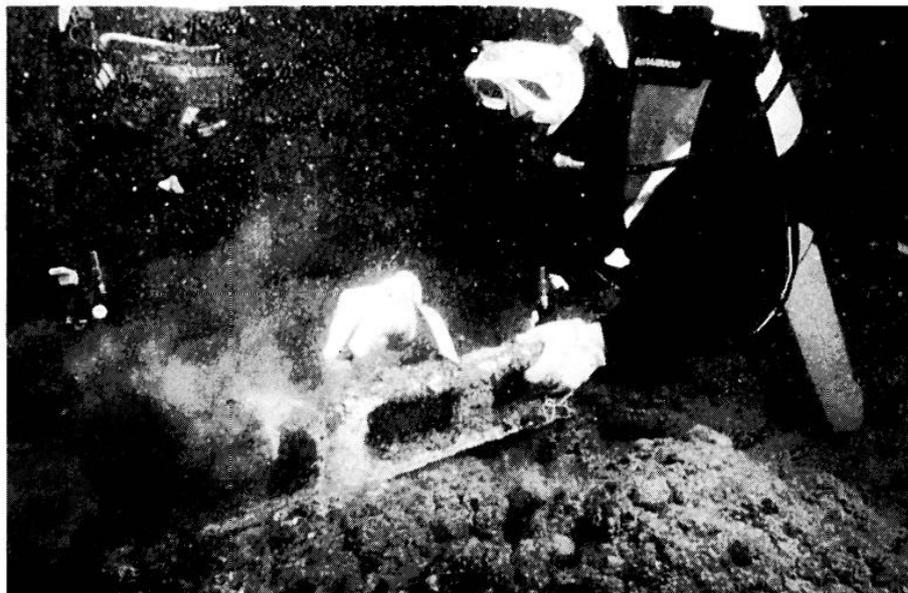
Au moyen d'un sonar relié à un GPS différentiel, nous avons dressé une carte des fonds marins avec des courbes de 1 m sur un peu plus de 1 km<sup>2</sup>. À une distance comprise entre 350 m et 1 km au Nord/Nord-Est du môle qui a été élevé en 1916 pour fermer le Port Est, une double barre rocheuse s'étend parallèlement à la côte. Elle se trouve actuellement par – 12 m de profondeur, mais si l'on tient compte des phénomènes de

<sup>7</sup> *Description de l'Égypte, Égypte Moderne* II, pl. 87, 3.

<sup>8</sup> M. de ZOGHEB, *Études sur l'Ancienne Alexandrie* (1890).

<sup>9</sup> Strabon XVII 1,6.

<sup>10</sup> Synésios de Cyrène, Lettre 16.



**Fig. 5.** Site des épaves au Nord du rocher du Diamant.  
Jas d'ancre en plomb (cliché CEA, A. Pelle, CNRS).

subsidence qui ont marqué la ville, on peut estimer que, dans l'Antiquité, elle devait être beaucoup plus haute, vers les  $-5$  ou  $-6$  m. L'on sait que la houle par fortes tempêtes est de l'ordre de  $-5$  m et c'est donc en frappant l'une de ces barres que les bateaux ont coulé.

D'après un premier examen, on a pu repérer plusieurs dizaines de gisements de céramique. Leur homogénéité a permis de conclure qu'il s'agissait d'épaves et non de dépotoirs. De plus, outre les inévitables amphores, on remarque la présence de céramique commune, voire de céramique fine, telles assiettes ou lampes à huile intactes. L'examen de la surface d'une de ces cargaisons a révélé une petite olpè en bronze. On a même repéré sur trois bateaux un jas d'ancre en plomb (fig. 5). L'état de conservation de ces cargaisons est tout à fait remarquable : cela est sans doute dû au contrôle très strict des côtes égyptiennes par la Marine, qui a empêché le pillage que l'on connaît généralement sur les épaves des côtes méditerranéennes.

Ces épaves datent du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. jusqu'au VII<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Les plus anciennes sont contemporaines des premières générations d'Alexandrins, tandis que les dernières doivent être placées à l'époque de la conquête de la ville par les Arabes en 640, le commerce, notamment des amphores vinaïres, devenant plus sporadique après cette date. Quant à la provenance de ces cargaisons, la typologie des amphores nous indique que, si les épaves hellénistiques proviennent principalement du Dodécanèse (Rhodes et continent voisin), celles de la fin de cette période et du début de l'Empire sont crétoises et du Sud de l'Anatolie (amphores « Pseudo-Cos en cloche »). On note parmi les amphores romaines la présence d'amphores italiennes, tunisiennes, espagnoles et, plus tard, d'amphores de Gaza (L.R. 4) et de L.R. 1 (région d'Antioche et côte méridionale d'Asie Mineure). À noter aussi un certain nombre d'amphores de fabrication égyptienne, peut-être le témoignage du cabotage le long de la côte plutôt que la trace de bateaux sortant du port d'Alexandrie, dont on expliquerait moins bien la présence dans ces eaux.

Nul besoin de dire qu'il s'agit là d'une documentation riche et fort intéressante pour reconstituer l'histoire du commerce d'Alexandrie avec le reste de la Méditerranée. Un début de carte archéologique a pu être ébauché, mais beaucoup d'efforts seront nécessaires durant la campagne de 1997 pour avoir une vue complète de ce site. Quelques sondages ponctuels sont prévus sur des gisements particulièrement prometteurs, afin d'examiner si le bois des coques a pu être conservé sous la cargaison.

## 2. Les fouilles terrestres

En 1996, le Centre d'Études Alexandrines a procédé à trois fouilles d'urgence au cœur de la ville des Ptolémées. Parmi les terrains à fouiller que nous proposait le Service des Antiquités, nous avons choisi de concentrer nos efforts dans le même quartier, en espérant trouver une homogénéité d'une fouille à l'autre, d'autant que dans ce voisinage, nous avons déjà mené plusieurs autres fouilles de sauvetage depuis 1992, notamment au cinéma Majestic, au Billiaro Palace, derrière le cinéma Radio et dans le jardin du Patriarcat copte orthodoxe<sup>11</sup>. La parcelle du théâtre Diana n'est séparée que par une centaine de mètres de deux terrains contigus entre eux, le jardin de l'ex-Consulat britannique et le Cricket Ground. Ces fouilles ont bénéficié du concours de Christel Biron, Dorothee Kapamadjian, Isik Sahin et Mary-Jane Schumacher, archéologues et dessinatrices ; Marie-Laure Courboulès, restauratrice ; Jean-Claude Hurteau et André Pelle, photographes ; Cécile Harlaut dirigeait l'inventaire du mobilier archéologique. Le SCA était représenté par Camélia Georges, Inspectrice en chef, Ahmed Moussa et Merwatte Yéhia, Inspecteurs.

Les fouilles terrestres ont été financées par le Ministère français des Affaires étrangères, l'École française d'Athènes et l'IFAO, qui a aussi apporté un soutien logistique et institutionnel.

### A. Le théâtre Diana

La campagne de 1996 s'est déroulée du 4 mars au 12 décembre 1996. Les travaux étaient placés sous la direction de Christine Le Noheh et de Patricia Rifa. Depuis 1994, le terrain sur lequel s'élevait le théâtre Diana a fait l'objet d'une opération archéologique qui s'est déroulée en trois temps : lors des sondages d'évaluation réalisés en 1994, plusieurs niveaux d'occupation avaient été mis en évidence, dont une partie d'une nécropole médiévale ainsi qu'une maison romaine comprenant la mosaïque de la Méduse<sup>12</sup>. À la suite de ces découvertes, le tiers Sud du terrain a été ouvert à la fouille, afin de dégager complètement la mosaïque et d'en permettre la dépose. Au cours de 1995, la suite de la nécropole a été mise au jour dans les niveaux supérieurs. Le reste de la maison romaine a été dégagé, révélant trois autres mosaïques. La campagne de 1996 a permis la fouille extensive de toute la moitié Sud du terrain, intégrant les secteurs fouillés durant les deux années précédentes.

Cinq grandes phases donnent l'ossature générale de l'histoire du Diana :

#### *La nécropole*

74 sépultures ont été mises au jour dans la partie Nord du terrain. Il restait quelques traces de cercueils en bois. L'orientation des squelettes et le mobilier — quelques modestes bijoux — et la présence d'individus des deux sexes indiquent qu'il s'agit d'inhumations coptes. Elles ont été installées dans un remblai où l'on compte nombre de tessons glaçurés, que Véronique François a attribués à l'époque fatimide. Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s., ce cimetière s'était implanté à l'extérieur du rempart toulounide.

#### *Récupération islamique*

Des tranchées de récupération sont associées à l'édification de l'enceinte de la ville par Ibn Touloun à la fin du IX<sup>e</sup> s. Cette zone a servi de carrière : on y a récupéré les structures visibles d'un vieux quartier artisanal romain tardif, en altérant aussi plus profondément l'habitat antérieur.

<sup>11</sup> Cf. le plan du quartier avec l'emplacement des fouilles dans le rapport du BCH 119 (1995), p. 743-760.

<sup>12</sup> Cf. BCH 120 (1996), p. 962, avec fig. 1.

### *Le quartier artisanal*

Ce quartier n'est reconnaissable que par l'existence de sols en terre battue, les murs ayant été récupérés. Le riche mobilier indique l'existence d'une activité artisanale : des os débités, des plaquettes gravées de motifs végétaux ou de scènes figurées (fig. 6), des éléments de décor de coffres et de meubles et toutes sortes de pièces de tableterie (épingles, dés, etc.) (fig. 7) ; de nombreuses perles de verre ; du corail ; de l'ambre et des pierres semi-précieuses : cristal de roche, améthyste, jaspe, agate... On y élaborait des objets de parure et d'ornementation, retrouvés à l'état de déchets de taille ou d'objets ébauchés. Cette activité est associée à plusieurs bassins de décantation. Principal indicateur chronologique, la sigillée phocéenne et chypriote date la fin de ces niveaux de l'époque justinienne, vers 550 de notre ère.

### *Voies de circulation et collecteurs*

Au Nord et à l'Est, deux grandes rues d'axe Est-Ouest et Nord-Sud limitent un îlot antique. Leurs différents états sont associés à des égouts. Les remaniements et les différentes techniques de construction de ces collecteurs établiront un jalon chronologique pour les datations absolues des niveaux de voies. Un état particulièrement homogène est apparu sur plusieurs secteurs. Il comprend une zone de circulation pavée associée à plusieurs amphores enterrées. Ces vases sont recouverts de dalles percées intégrées au pavement.

### *Un habitat structuré*

L'îlot est divisé en quatre parcelles. Les limites de chaque maison sont marquées par la présence de murs mitoyens et de puits. Il n'y a pas d'installations privées d'accès à l'eau ; seuls les puits, installés aux angles des parcelles, assuraient l'alimentation en eau de chaque demeure.

Une maison du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., dite « Maison de la Méduse », succède à quatre phases d'habitat. Elle s'organise autour d'une cour agrémentée de petits bassins. Sept mosaïques différentes, fragmentaires pour certaines, décoraient des pièces dont les murs ne sont pas conservés. Le *triclinium* est orné d'une mosaïque en forme de bouclier avec une Méduse en *embléma* et de panneaux à motifs géométriques et végétaux<sup>13</sup>. Ces tapis présentent une homogénéité de fabrication et une variété de motifs et de couleurs remarquables<sup>14</sup>.

L'habitat romain antérieur est construit en murs de moellons ou de terre crue. On note un réemploi de nombreux fragments d'architecture : chapiteaux composites, corniches, bases de colonne, etc. Deux phases d'habitat antérieures remontent respectivement au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. et au siècle antérieur : des petites pièces de 3 à 4 m<sup>2</sup> entourent une cour intérieure. Celle-ci est traversée par un drain d'évacuation des eaux et recouverte d'épandages cendreaux de foyers.

Ces différentes phases d'habitat ont livré un mobilier céramique très important : lampes, amphores, plats culinaires et céramiques fines ; et d'objets usuels divers : ustensiles en os, fragments d'outils métalliques, statuettes, bijoux, etc. Une nouvelle campagne est prévue pour 1997.

## **B. Le jardin de l'ex-Consulat britannique**

Ce terrain avait été décaissé en 1994 par les bulldozers et nous avons alors procédé au relevé de la coupe des parois, et deux sondages ponctuels, au Nord et au Sud de la parcelle, avaient rapidement atteint le rocher naturel. Mais à l'occasion de l'enfoncement d'un pilotis de colonnes de béton, les promoteurs sont tombés sur un sol mosaïqué et des murs recouverts d'enduits peints, qui ont provoqué l'arrêt des travaux. Les autorités archéologiques égyptiennes, en la personne de Monsieur Ahmed Abdel Fattah, Directeur général des

<sup>13</sup> Cette mosaïque sera publiée par A.-M. GUIMIER-SORBETS dans *Études Alexandrines* I (sous presse à l'IFAQ).

<sup>14</sup> Ces mosaïques ont été déposées et sont en cours de restauration.



**Fig. 6.** Site du théâtre Diana. Plaque d'os gravé représentant un silène (cliché CEA, J.-Cl. Hurteau, CNRS).



**Fig. 7.** Ibid. Déchets de taille de l'atelier d'os (cliché CEA, J.-Cl. Hurteau, CNRS).

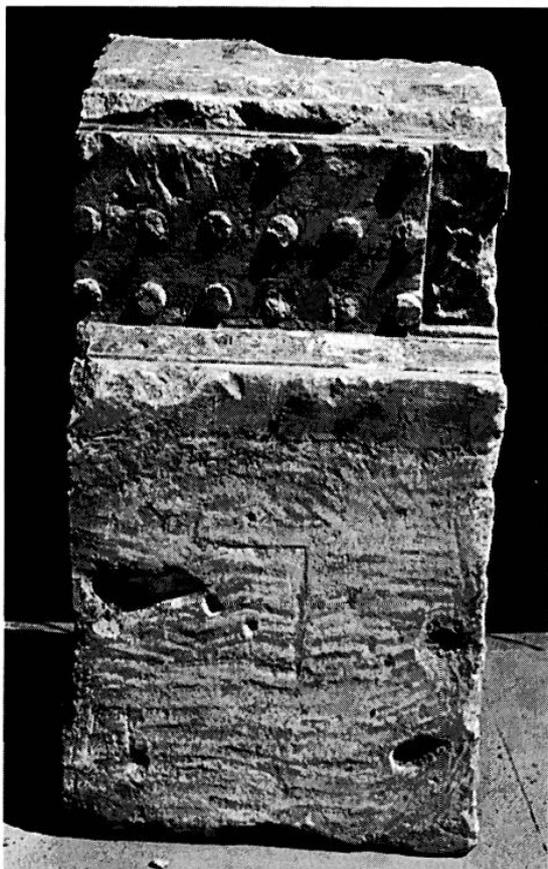
Antiquités du Delta-Ouest, ont alors confié au CEA le soin de dégager ce qui pouvait encore être sauvé entre les colonnes de béton moderne. Les travaux ont été dirigés par Christophe Requi, pendant 8 mois entre janvier et octobre 1996, avec une moyenne d'une quarantaine d'ouvriers. Les relevés ont été assurés par Christel Biron, Dorotheé Kapamadjian et Mary-Jane Schumacher. Les canalisations souterraines ont été dessinées par Thierry Gonon.

Le décaissement par les bulldozers sur 4 à 6 m de hauteur a entraîné la disparition des couches les plus récentes, mettant au jour des structures d'époque hellénistique. Nous nous trouvons au centre d'un îlot dont les limites ne sont pas connues. Deux phases d'occupation ont pu être distinguées, la plus récente appartenant à la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., tandis que la plus ancienne, qui repose sur le rocher naturel, remonte, autant que l'étude provisoire du mobilier permet de la dater, à la première moitié du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. Trois unités d'habitat composent l'îlot, avec des séries de pièces parfois recouvertes d'un béton de tuileau et des cours en terre battue. Les murs les plus récents sont faits de grands blocs de calcaire, parfois à bossage, quelquefois disposés en boutisse. Les cloisons ont des assises de moellons sur lesquelles on a disposé des briques de terre crue. Les parois sont souvent recouvertes de plusieurs couches d'enduit. Les décors sont unis, avec parfois des bandeaux de couleur : le noir, le bleu et le rouge sont les couleurs les plus fréquentes. Dans l'angle Sud-Ouest, la destination d'une pièce a pu être identifiée grâce à son revêtement de sol (fig. 8) : une mosaïque avec au centre un motif de rosace en galets présente, outre un tapis de seuil de losanges vers la porte, un mince filet de tesselles de céramique qui sépare le centre de la pièce de la surface réservée aux lits. Il s'agit d'un *triclinium*, le second que nous ayons trouvé et identifié grâce à la mosaïque qui les décorait : le premier était la salle à manger à la Méduse, appartenant à une maison du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. dans le terrain voisin du Diana<sup>15</sup>, tandis que ce *tricoli-*

<sup>15</sup> Cf. *supra*, n. 12.



**Fig. 8.** Site du jardin de l'ex-Consulat britannique.  
Triclinium décoré d'une mosaïque (cliché CEA, A. Pelle).



**Fig. 9.** *Ibid.* Larmier peint  
(cliché CEA, J.-Cl. Hurteau).



**Fig. 10.** *Ibid.* Plaque en marbre portant une inscription  
(cliché CEA, J.-Cl. Hurteau).

*nium* à la mosaïque de galets remonte sans doute au début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., date qui pourra être réexaminée au moment de sa dépose. Mis à part le mobilier trouvé en contexte, un critère de datation externe provient des parallèles, avec des mosaïques en galets fort ressemblantes qui ont été découvertes en Macédoine. Des cuisines ont également été identifiées, avec des fours souvent en batteries. Dans les cours voisines, un puits permettait de s'approvisionner en eau douce : par 6 à 8 m sous la surface de la maison, on a dégagé deux réseaux superposés de canalisations recouvertes d'un ciment hydraulique ; hautes selon les endroits, de 1,5 m à plus de 1,7 m, elles ont un pendage Nord-Sud et Est-Ouest pour le réseau inférieur. On distingue sur les parois le niveau atteint par l'eau dans l'Antiquité. On regrettera que les colonnes de béton moderne qui bouchaient ces canalisations à plusieurs endroits aient empêché de les explorer complètement. Ce système de canalisations souterraines a déjà été repéré dans d'autres secteurs de la colline de l'hôpital, mais c'est la première fois qu'on le trouve associé à l'habitat qui en dépendait.

Parmi les découvertes notables, on retiendra un fragment de geison remployé dans un mur du second état (fig. 9). Il a conservé une polychromie d'une grande fraîcheur, avec un jeu entre les couleurs bleues et rouges. Les inscriptions sont relativement rares dans la zone du Brucheion que nous fouillons : depuis trois ans nous n'en avons découvert que des fragments modestes, aussi faut-il faire une place à part à une petite plaque de marbre blanc d'époque hellénistique, sans doute du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (fig. 10). Un particulier dédie, en compagnie de sa femme et de ses enfants, cette stèle à Isis, Sarapis et Hermès. À gauche de l'inscription, un Ibis est posé sur un caducée enrubanné, rappelant l'assimilation d'Hermès à Thoth : celui-ci est souvent nommé dans des inscriptions qui l'associent à Isis et Sarapis.

Enfin, la fouille de l'ex-Consulat britannique a livré une grande quantité de céramiques complètes, avec un bon choix de vases conteneurs (amphores et lagynoi) et de vases à boire, d'assiettes et de vases à cuisson. Les contextes précis permettront de progresser dans l'étude de la céramique des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> s. av. J.-C., aussi bien dans les importations que dans les productions locales encore mal connues pour les deux siècles en question.

### C. Le Cricket Ground

Le Cricket Ground se situe à une dizaine de mètres au Sud du jardin de l'ex-Consulat britannique. En 1994, l'ensemble du terrain avait été décaissé par les bulldozers sur 4 m de profondeur et un pilotis de colonnes de béton avait été installé sur tout le site. Nous avons alors procédé à quelques sondages sur le tiers Nord de la parcelle, avec un relevé des coupes stratigraphiques laissées dans les bermes<sup>16</sup>. En 1996, nous avons continué l'exploration, sur la partie centrale du terrain, la partie Nord ayant déjà été bâtie. Il s'agissait au départ de « sauver » de la destruction une petite partie du site et le temps de travail réservé à cette opération devait être très court. Or, dès les premiers jours de la fouille, les vestiges découverts ont obligé à se rendre compte de leur importance, notamment avec une salle pavée d'une mosaïque. Pendant 8 mois, les travaux ont été menés par Nathalie Baduel, Éric Harpy, Thierry Gonon, Kaan Senol, Gonca Senol, Aude Gros de Beler, Hélène Silhouette, Frédéric Bernard et Brigitte Véquaud. Le slalom entre les colonnes de béton a rendu la fouille difficile, mais a permis de dégager plusieurs structures ainsi qu'une rue, avec un mobilier archéologique intéressant.

Au Nord-Est de la zone fouillée (fig. 11), un escalier a été dégagé : formé de 7 marches, auxquelles on peut en ajouter au moins 3 autres, il porte sur la sixième marche un creusement circulaire avec une excroissance au centre, sans doute pour une borne qui séparait la circulation. Il ne subsiste aucun élément du niveau

<sup>16</sup> Pour les fouilles de 1994, voir les rapports parus dans le BCH 119 (1995), p. 424-457 (avec note 1, la bibliographie

pour les campagnes précédentes) et N. GRIMAL, BIFAO 95 (1995), p. 594-600.

supérieur auquel donnait accès cet escalier. Au pied, il desservait une large pièce à l'Ouest : oblongue, elle est d'une taille remarquable (10,56 x 4,42 m). Elle n'est pas conservée sur toute sa surface, ayant été coupée par les bulldozers au Nord. Elle est recouverte d'une mosaïque constituée de petits éclats de marbre blanc déposés dans un mortier de tuileau qui repose sur un remblai de limon jaune. L'ensemble a été peint en rouge, d'une peinture qui disparaît au contact de l'air. C'est une technique étonnante pour un espace d'occupation et unique à Alexandrie, à notre connaissance, et qu'en l'état actuel de la fouille nous ne savons expliquer. La dépose de cette mosaïque a permis de fouiller le radier.

À l'Ouest et au Sud-Ouest de cette grande pièce s'étend une série de pièces plus modestes qui ont connu deux états principaux. Le premier état montre des constructions s'accrochant à la colline antique par des murs de terrasse. Ces murs sont en grand appareil et leur construction est soignée. Ils ont été réutilisés dans le second état d'occupation du site. Les conditions de ce second état trahissent une rupture qui s'exprime par l'ajout de murs de plus petit appareil et de construction moins appliquée. Leur composition montre une grande quantité de réemplois de pièces architecturales (souvent des éléments de corniche) et des fragments de terre cuite. Par ailleurs, l'orientation des nouvelles pièces est légèrement décalée par rapport à la pièce à la mosaïque rouge. Il n'y a donc pas eu un souci de régularité.

Au moment de la dépose de la mosaïque, on a trouvé dans le radier de fondation une série de petits poissons en terre cuite d'une dizaine de cm de long (fig. 12) : ils sont recouverts d'une feuille d'or et servaient sans doute de décor à un meuble, lit ou fauteuil.

Au Sud de la fouille, la limite de l'îlot a été atteinte : une rue Est-Ouest a été dégagée. Nous n'avons pas pu la dégager sur toute sa largeur (minimum 3,5 m), son extrémité Sud se trouvant recouverte de béton moderne. Les recharges de la rue, qui descendent sur plusieurs mètres, sont actuellement en cours de fouilles. Sur l'ensemble de la fouille, le mobilier hellénistique s'est révélé particulièrement riche (fig. 13-14).

Nous noterons pour finir les différences considérables du niveau du rocher naturel : les couches anthropiques sont plus profondes d'environ 4 m au Sud qu'au Nord et l'on rattrapait cette dénivellation par des murs de terrasse en grand appareil. Nous avons noté, de la même façon, d'importantes variations de niveaux dans la fouille du Billiaro en 1993. Ces indications sont précieuses pour la reconstitution du relief de la ville antique.

#### **D. Dépose et restauration de mosaïques**

Au printemps 1996, Patrick Blanc, responsable du Laboratoire de restauration des mosaïques du Musée de l'Arles Antique, assisté de Marie-Laure Courboulès, de la MST de l'Université de Paris I, a procédé à la dépose de la mosaïque de la Méduse, qui couvrait le sol du *triclinium* de la maison du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. ainsi que des six autres tapis géométriques voisins. Cette opération a révélé la présence d'un véritable *emblème* au centre de la mosaïque du *triclinium* : l'*opus vermiculatum* de la Méduse avait été composé sur un disque d'argile dans un atelier, puis apporté sur son lieu de destination et le raccord avec le reste du tapis caché habilement par une bande ornée d'une tresse. L'existence d'*emblemata* à l'époque romaine semble attestée pour la première fois à Alexandrie. Les mosaïques sont actuellement en cours de restauration par les soins de Marie-Laure Courboulès.



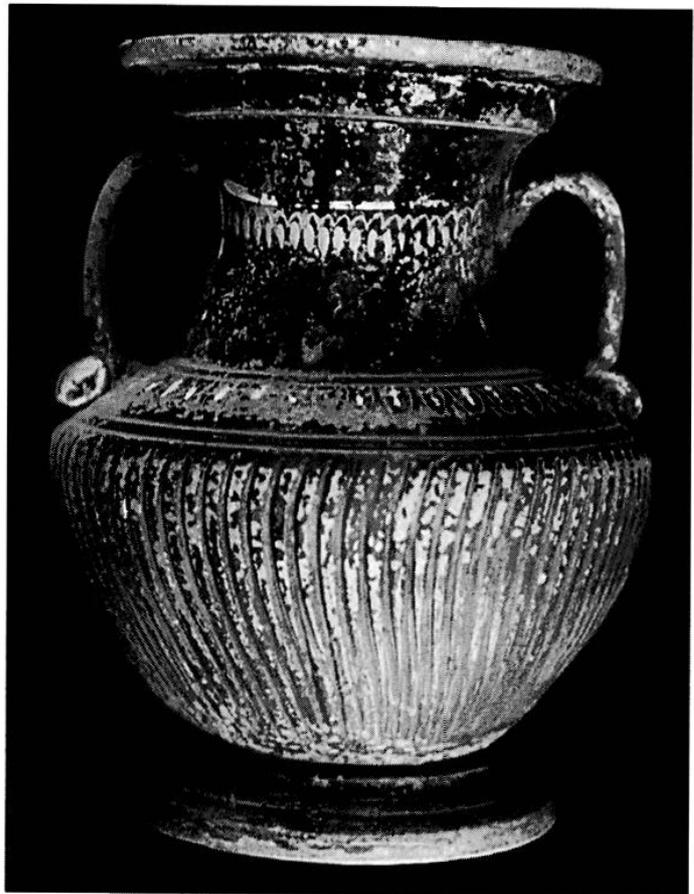
**Fig. 11.** Site du Cricket Ground (partie Nord-Est du terrain). Escalier et sol à la mosaïque rouge (cliché CEA, N. Baduel).



**Fig. 12.** *Ibid.* Poisson en terre cuite dorée (cliché CEA, J.-Cl. Hurteau).



**Fig. 13.** *Ibid.* Fragment d'œnochoé des reines en faïence (cliché CEA, J.-Cl. Hurteau).



**Fig. 14.** *Ibid.* Amphore de table à vernis noir (cliché CEA, J.-Cl. Hurteau).

### 3. Autres activités de terrain

#### A. L'Heptastade

A. Hesse a effectué avec M. Civet une courte mission à Alexandrie du 8 au 16 juin 1996. Ce séjour a permis d'élaborer dans sa forme définitive, avec J.-Y. Empereur, le projet de reconnaissance géophysique du tracé hypothétique de l'Heptastade tel qu'il a été proposé dans un article sous presse<sup>17</sup>. Des contacts avec les autorités locales ont été pris afin de s'assurer de la possibilité de conduire ce projet relativement lourd d'exploration dans le dédale des petites rues de la ville turque : Gouvernorat et Direction du Musée d'Alexandrie, Consulat Général de France... Tout le quartier d'Anfushi a également été revisité afin de sélectionner les rues les plus appropriées aux essais et d'inventorier les points les plus et les moins favorables à la mise en œuvre des méthodes d'exploration envisagées (électrostatique, électromagnétique, radar et sismique).

Sur le plan technique, la possibilité technique d'utiliser le Système d'Information Géographique (SIG) Mapinfo du Centre d'Études Alexandrines pour y reporter les données topographiques et la représentation des mesures géophysiques à venir a été testée favorablement. Il n'en a pas été de même pour le Global Positioning System (GPS), également disponible sur place. Dans le contexte urbain, ce dernier s'est trouvé presque partout inutilisable pour la localisation des différentes observations, en raison de l'impossibilité d'accès simultané à un nombre suffisant de satellites dans l'espace libre entre les immeubles.

La documentation cartographique et littéraire du Centre, notamment dans ses acquisitions récentes, a fait l'objet d'un complément d'études sur le thème strictement limité de l'Heptastade. Cette étude a fait apparaître que, antérieurement à Mahmoud Bey el-Falaki<sup>18</sup>, peu d'auteurs semblent avoir fait une hypothèse étayée et précisément localisée de la situation de l'Heptastade sur le plan de la ville. Il est intéressant de constater que si Gratien le Père<sup>19</sup> s'est laissé abuser par quelques faibles indices, tout comme P. Chaussard en 1802<sup>20</sup>, M. d'Anville avait déjà proposé, dès 1766<sup>21</sup>, un tracé parallèle à l'un des axes du réseau antique qui doit être considéré comme correct selon la dernière hypothèse<sup>22</sup>. Au cours de cette mission également, plusieurs nouveaux arguments favorables à celle-ci, en particulier par une analyse plus détaillée du réseau de certaines rues, ont été glanés, qui seront exposés dans la publication définitive de cette recherche.

#### B. Cartographie des citernes

Dans le cadre d'un accord avec le post-diplôme architecture et archéologie (CEAA), le CEA a accueilli trois architectes qui, sous la direction d'Isabelle Hairy, architecte, ont entrepris l'étude des citernes antiques d'Alexandrie. Jusqu'alors, on connaissait seulement une demi-douzaine de citernes à Alexandrie, tandis que la *Description de l'Égypte* en recensait 400 et qu'un demi siècle plus tard Mahmoud el-Falaki en signalait 800<sup>23</sup>. Des documents d'archives déposés au Musée gréco-romain d'Alexandrie ont permis d'en reprendre l'étude. Il s'agit d'une série de relevés (plans de situation, plans et coupes) de 140 citernes, effectués en 1896 par le Service des Eaux, en vue de réparations à entreprendre pour le stockage d'eau potable. Un autre dossier, datant des années 1840, est conservé à la bibliothèque des Jésuites au Caire : plus sommaire, il recoupe largement le

**17** A. HESSE, « Arguments pour une nouvelle hypothèse de localisation de l'Heptastade d'Alexandrie », *Études Alexandrines* I (sous presse à l'IFAQ).

**18** Mahmoud-Bey EL-FALAKI, *Mémoire sur l'antique Alexandrie* (1872); cf. l'article de J.-L. ARNAUD, *supra*, p. 721-737.

**19** *Description de l'Égypte* (1817), A, vol. V, Alexandrie, pl. 31.

**20** G. JONDET, *Atlas Historique de la ville et des ports de*

*l'antique Alexandrie, Mémoires présentés à la Société Sultanieh de Géographie* (1921), pl. XXV.

**21** *Ibid.*, pl. XV.

**22** Cf. *supra*, n. 17.

**23** J.-Y. EMPEREUR, « Alexandrie : fouilles et découvertes récentes », *Alexandrie, lumière du monde antique, Dossiers d'Archéologie* 201 (1995), p. 82-87.

dossier alexandrin. En collaboration avec Mohamed Abdel Aziz, Directeur Général des Antiquités Islamiques du Delta-Ouest, deux opérations ont été entreprises : d'un côté, le relevé de la citerne el-Nabi (fig. 15), la plus accessible, en vue de sa restauration et de sa présentation au public ; d'un autre côté, la localisation sur le terrain des citernes figurant dans les dossiers d'archives. À ce jour, 67 citernes ont été retrouvées et une dizaine visitées. C'est le système d'alimentation en eau de la ville antique et médiévale qui apparaît ainsi à nouveau. En relation avec les conduites souterraines découvertes à l'occasion des fouilles du jardin de l'ex-Consulat britannique<sup>24</sup>, cette documentation permet de réfléchir avec de nouvelles bases sur la manière dont les Alexandrins avaient tenté d'aménager leur système hydraulique, à partir non des précipitations, par trop irrégulières à Alexandrie, mais du canal qui longeait le côté méridional de la ville. L'entreprise se poursuivra durant l'année 1997.

### C. Le Système d'information géographique (SIG)

Dans le cadre de l'accord entre le CEA et l'École Supérieure des Géomètres et Topographes du Mans (ESGT) et avec l'aide de l'École Française de Rome, un SIG a été entrepris en 1995, sous la supervision de Serge Soudoplatoff, Professeur à l'ESGT, et Jean-Luc Arnaud, CNRS. Les stagiaires Xavier Ablain en 1995, puis Lionel Fadin en 1996, ont élaboré une carte informatisée de la ville d'Alexandrie à partir des 600 cartes du cadastre au 1 : 500 (décennie 1930-1940) modifiée par les cartes plus récentes au 1 : 5 000 (1977). On dispose maintenant d'un fond de carte satisfaisant, avec plus de 20 000 parcelles, ce qui permet de reporter les différentes fouilles et de les mettre en relation entre elles. Une réflexion menée en collaboration avec Franck Lucarelli, archéologue, a permis de définir les critères à retenir pour pouvoir comparer les fouilles, structures et mobiliers, et faire ainsi apparaître constantes et différences suivant la topographie et la chronologie. Les 7 fouilles d'urgence menées par le CEA servent de référence, mais l'expérience sera peu à peu étendue aux fouilles plus anciennes, dans le but d'obtenir un jour une véritable carte archéologique de la ville.



Fig. 15. Citerne el-Nabi (cliché CEA, A. Pelle).

<sup>24</sup> Cf. *supra* le rapport sur cette fouille.

## 4. Bibliographie récente sur les travaux du Centre d'Études Alexandrines

### Volumes

Trois volumes sont sous les presses de l'IFAO : ils forment les trois premiers numéros de la nouvelle collection *Études Alexandrines*, qui sera composée tantôt de recueils d'articles, tantôt de monographies. Créée grâce à l'obligeance et au soutien de N. Grimal, Directeur de l'IFAO, cette collection a pour but de publier les résultats des fouilles et des recherches menées sur l'archéologie et l'histoire d'Alexandrie.

Les trois volumes sous presse sont :

J.-Y. EMPEREUR (éd.), *Études Alexandrines I*. Recueil d'articles, avec notamment la publication de la mosaïque à la Méduse par A.-M. GUIMIER-SORBETS.

V. FRANÇOIS, *La céramique islamique d'Alexandrie, Études Alexandrines II*. Catalogue de la céramique d'époque médiévale trouvée au cours des fouilles à Alexandrie.

Chr. DÉCOBERT et J.-Y. EMPEREUR (éds), *Alexandrie Médiévale, Études Alexandrines III*. Recueil des communications de la Table Ronde sur Alexandrie médiévale, qui s'est tenue à l'IFAO le 28/2/96.

### Articles

1992

J.-Y. EMPEREUR, « Alexandrie hors-les-murs », *Alexandrie au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, Paris (1992), p. 215-223.

J.-Y. EMPEREUR et M. PICON, « La reconnaissance des productions des ateliers céramiques : l'exemple de la Maréotide », in *Ateliers de potiers : productions céramiques en Égypte, CCE 3* (1992), p. 145-152.

1993

M.-D. NENNA, « Éléments d'incrustation en verre des nécropoles alexandrines », *Annales du 12<sup>e</sup> congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre, Vienne 1991*, Amsterdam (1993), p. 45-52.

M.-D. NENNA et M. SEIF EL-DIN, « La vaisselle en faïence du Musée gréco-romain d'Alexandrie », *BCH 117* (1993), p. 564-602.

J.-Y. EMPEREUR, « Alexandrie, ville grecque en terre égyptienne », *Le Grand Atlas de l'Art*, Encyclopaedia Universalis, Paris (1993), p. 154-155.

J.-Y. EMPEREUR, « Quelques amphores égyptiennes timbrées », *Alexandrian Studies in Memoriam Daoud Abdu Daoud, BSAA 45* (1993), p. 81-90.

J.-Y. EMPEREUR, « La production viticole dans l'Égypte ptolémaïque et romaine », in M.-C. AMOURETTI et J.-P. BRUN (éds), *La production du vin et de l'huile en Méditerranée, BCH Suppl. 26* (1993), p. 39-47.

1994

M.-D. NENNA et M. SEIF EL DIN, « La petite plastique en faïence du Musée gréco-romain d'Alexandrie », *BCH 118* (1994), p. 291-320.

J.-Y. EMPEREUR, « Alexandrie 1992-1993 », *ibid.*, p. 503-519.

1995

P. BALLET, « Terres cuites gréco-romaines du Musée d'Alexandrie », *Actes du Congrès « Alexandria and the Hellenistic-Roman World »*, Alexandrie 23-28/11/92, Rome (1995), p. 259-264.

J.-Y. EMPEREUR, « Une fouille récente au cœur d'Alexandrie : le site du cinéma Majestic (1992) », *ibid.*, p. 169-170.

J.-Y. EMPEREUR, « Alexandrie », *BCH* 119 (1995), p. 743-760.

J.-Y. EMPEREUR, « Égypte : Le site du Phare d'Alexandrie », *Archéologia* 311 (1995), p. 30-33.

J.-Y. EMPEREUR, « On a retrouvé le Phare d'Alexandrie ! » *L'Histoire* 187 (avril 1995).

J.-Y. EMPEREUR, *A Short Guide to the Graeco-Roman Museum of Alexandria*, Alexandrie (1995).

V. FRANÇOIS, « Contribution à l'étude d'Alexandrie islamique : la céramique médiévale de Kôm el-Dikka et de Kôm el-Nadoura », *Actes du Congrès « Alexandria and the Hellenistic-Roman World »*, Alexandrie 23-28/11/92, Rome (1995), p. 314-322.

N. GRIMAL, « Travaux de l'IFAO en 1994-95 : Alexandrie », *BIFAO* 95 (1995), p. 594-600.

A.-M. GUIMIER-SORBETS et M.-D. NENNA, « Réflexions sur la couleur dans les mosaïques hellénistiques à partir de pavements de Délos et d'Alexandrie », *BCH* 119 (1995), p. 529-563.

J.-P. MOREL, « Observations sur les céramiques à vernis noir d'Alexandrie », *Actes du congrès « Alexandria and the Hellenistic-Roman World »*, Alexandrie 23-28/11/92, Rome (1995), p. 368-376.

M.-D. NENNA, « Les plaques d'incrustation : une industrie égyptienne du verre », *ibid.*, p. 377-384.

M.-D. NENNA et M. SEIF EL DIN, « Quelques pièces maîtresses de faïence du Musée gréco-romain d'Alexandrie », *ibid.*, p. 385-392.

M.-D. NENNA et M. SEIF EL DIN, « L'artisanat alexandrin au Musée gréco-romain », *Alexandrie, lumière du monde antique, Dossiers d'Archéologie* 201 (1995), p. 88-91.

O. PICARD, « Problèmes de numismatique alexandrine », *Actes du congrès « Alexandria and the Hellenistic-Roman World »*, Alexandrie 23-28/11/92, Rome (1995), p. 100-104.

1996

J.-Y. EMPEREUR, « Alexandria : The Underwater Site near QaitBay Fort », *Egyptian Archaeology* 8 (1996), p. 7-10.

J.-Y. EMPEREUR, « The Discovery of the Pharos in Alexandria », *Minerva* 7/1 (1996), p. 5-6.

J.-Y. EMPEREUR, « Fouilles récentes à Alexandrie », *Encyclopaedia Universalis, Universalis* (1996), p. 408-409.

J.-Y. EMPEREUR, « Raising Statues and Blocks from the Sea at Alexandria », *Egyptian Archaeology* 9 (1996), p. 19-22.

J.-Y. EMPEREUR, *A Short Guide to the Catacombs of Kôm el-Shougafa, Alexandria*, Alexandrie (1996).

J.-Y. EMPEREUR, « Alexandrie », *BCH* 120 (1996), p. 959-970.

N. GRIMAL, « Travaux de l'IFAO en 1995-96 : Alexandrie », *BIFAO* 96 (1996), p. 544-570.